

INTERVIEW DANY LAFERRIERE

Module 04 : un écrivain naît de sa bibliothèque

Vu de la France métropolitaine, vous apparaissez comme représentatif d'une littérature francophone caraïbe. On mêle parfois quelques noms d'auteurs avec la figure tutélaire d'Aimé Césaire. Est-ce que vous vous reconnaissez dans cette famille réelle ou supposée ?

Non, vu de France, on a tort. J'ai passé ma vie d'écrivain à le dire. D'ailleurs le dernier roman que j'ai écrit avant L'Enigme du retour s'appelle Je suis un écrivain japonais. C'est pour dire que je subis l'outrage de la géographie. Parce que l'on est né quelque part, les gens vous étiquettent. Brusquement vous êtes né dans la Caraïbe, vous êtes un écrivain caribéens. Vous êtes noir, vous êtes un écrivain de la littérature noire. Alors que si l'on veut vraiment connaître l'endroit d'où vient un écrivain, il faut aller dans sa bibliothèque. Un écrivain naît de sa famille d'écrivains. Chez moi, on trouvera Borges, la Ferveur de Buenos Aires. On trouvera Tanizaki, l'écrivain japonais si étrange, l'auteur de Journal d'un vieux fou, de Confession impudique. On trouvera Boulgakov, le russe, l'auteur de Le Maître et Marguerite, violente satire sur le stalinisme. On trouvera Baldwin, l'écrivain de Harlem, celui qui a fait entrer la rumeur des protestations des américains noirs dans les salons de l'Amérique blanche. On trouvera Diderot, merveilleux Diderot, inquietant de paganisme. On trouvera Jacques Stephen Alexis, l'écrivain né à Haïti et qui a écrit Compère Général Soleil, L'Espace d'un cillement, un écrivain extrêmement raffiné. On trouvera Aimé Césaire, l'auteur de Cahier d'un retour au pays natal.

On s'arrête un instant sur Césaire. On voit que votre panthéon littéraire est universel. Mais Césaire tout de même, le titre de votre livre, L'Enigme du retour, son thème appelle une confrontation avec Césaire et d'ailleurs vous ne l'esquivez pas.

Tout à fait. Quand je dis que je ne suis pas forcément un écrivain caribéen, je ne suis pas forcément un écrivain anti-Caraïbe non plus. Pour moi, il n'y a pas de racine qui tient lieu au territoire. Cela tient lieu à une sorte d'inclination affective.

Vous dites que le seul texte qui vous accompagne partout, dans ce chemin de retour d'exil, c'est le Cahier du retour au pays natal.

Oui, c'est un texte que je n'avais pas aimé au début, quand je l'avais lu la première fois. Il y avait quelque chose qui m'embêtait ? Je ne comprenais pas d'ailleurs le débat sur la colonisation. J'ai senti après que je ne pouvais pas le comprendre parce qu'Haïti avait réglé ce problème depuis longtemps.

Vous prononcez un nom, dans le registre littéraire, qui est assez virulent, face à cet immense écrivain qu'est Aimé Césaire. Vous dites que son écriture ressemble plus à un cri qu'à une œuvre littéraire.

Oui j'avais ressenti cela dans le Cahier. J'avais lu le discours sur le colonialisme, pénétrant, esprit rusé et définitivement subversif. J'avais compris un peu quelque chose, mais dans le Cahier, j'avais senti qu'il y avait un cri. Je n'avais pas vu le dépassement de l'art poétique que tout le monde semblait trouver. C'est en faisant ce voyage avec Césaire et mon père que j'ai vu le sourire de Césaire. Parce que je ne peux pas aimer quelqu'un en colère. J'ai vu derrière sa rage qu'il y avait un sourire triste, le même que celui de mon père. J'aime beaucoup les gens qui sourient sous la douleur. Pour moi, c'est cela le dandysme. Quand on présente Césaire, je trouve que l'on se trompe si on oublie ce sourire qui est une légère distanciation par rapport aux choses. On ne peut pas s'empêcher d'être philosophe par rapport à la vie. Si on ne l'est pas, on est trop proche du motif.

Est-ce que ce n'est pas aussi un signe de distanciation aristocratique ce sourire dans le désespoir ?

Tout à fait.

Parmi les écrivains d'aujourd'hui, les écrivains récents, y en a-t-il un qui vous semble insuffisamment défendu, qui de façon injuste n'a pas encore trouvé son public ?

Je pense à Gary Victor, un écrivain vivant à Port-au-Prince. Il a écrit des livres que je trouve extrêmement intéressants dont un, La Piste des sortilèges, qui pour moi a la force de certains romans de Gabriel Garcia Marquez. J'ai été très impressionné par ce livre. J'étais à Miami quand il me l'a envoyé dans une première édition. Je lui ai écrit pour lui dire : toi-même, tu devrais défendre un peu plus ton livre en commençant par le réécrire. Il l'a réécrit et c'est un livre d'une force incroyable. C'est un homme qui est mort et quelqu'un d'autre part à sa recherche parce qu'il avait quelque chose qui devrait être terminé. Mais sur le chemin de la mort, l'autre avait une journée et demie d'avance, puisqu'il est mort depuis une journée. Le temps et l'espace physique s'introduisent dans la notion de la mort. Et l'autre part à sa recherche et pour cela, il doit mourir ou faire semblant de mourir. Donc il va au cimetière, il se couche sous des morts, il se frotte aux morts pour tromper le baron Samedi qui est le concierge de la mort dans le panthéon vaudou. Faire semblant de mourir pour qu'on lui permette d'entrer dans le territoire de la mort. Puis il est en train de pister ce mort dans des espaces très définis, on n'est pas du tout dans l'abstrait, et dans un temps très défini, on n'est pas du tout dans quelque chose de délirant. Il piste cela sur cinq cents pages.

Gary Victor, rappelez nous le titre ?

La Piste des sortilèges, c'est un des grands romans de notre époque et c'est étonnant que ce livre soit passé inaperçu. Si je pouvais le réveiller, je le ferais.

Nous allons essayer de vous y aider. Merci beaucoup Dany Laferrière.